

LA GUERRE ET LE CORPS FÉMININ : LECTURE PSYCHANALYTIQUE DE LA VIOLENCE SEXUELLE DANS TROIS ROMANS AFRICAINS CONTEMPORAINS

OYETUNDE Julius Oluwafemi,
Redeemer's University, Ede, Osun State, Department of French
oyetundej@run.edu.ng, +2347060580681

DONGMO Adelaide Keudem
University of Ilorin, Ilorin, Kwara State, Department of French
dongmo.ak@unilorin.edu.ng, +2347068531209

AKANBI Eunice Toluwalope
Redeemer's University, Ede, Osun State, Department of French
akanbie@run.edu.ng, +2347035452390

Résumé

Cet article explore la violence sexuelle comme stratégie de domination en temps de guerre, à travers une lecture psychanalytique de trois romans africains contemporains : Johnny chien méchant d'Emmanuel Dongala, L'État z'héros ou la guerre des Gaous de Maurice Bandaman, et Murambi, le livre des ossements de Boubacar Boris Diop. Il s'agit d'analyser la manière dont ces œuvres littéraires mettent en scène la violence faite aux femmes dans des contextes de conflit armé, et d'en comprendre les répercussions psychiques et sociales. La problématique au cœur de cette étude est la suivante : comment la littérature africaine contemporaine représente-t-elle la violence sexuelle dans les guerres, et quelles sont les conséquences pour les victimes ? L'objectif est de recenser les formes de violence décrites, d'examiner leurs effets traumatiques, et de montrer comment la fiction littéraire participe à la dénonciation et à la mémoire collective. L'approche méthodologique adoptée s'appuie sur les concepts freudiens du traumatisme, de la pulsion de mort et de la dissociation psychique. L'analyse des scènes de viol, d'abus et de déshumanisation révèle l'usage de la violence sexuelle comme instrument de terreur, de soumission et de destruction identitaire. Les romans montrent des séquelles profondes : stress post-traumatique, isolement, perte d'estime de soi, et stigmatisation. Ces récits littéraires jouent ainsi un rôle crucial dans la prise de conscience des violences sexuelles en contexte de guerre. L'article recommande un renforcement de l'éducation aux droits humains, une meilleure prise en charge psychologique des victimes, et la lutte contre l'impunité.

Mots clés : guerre, violence, violence sexuelle, psychanalytique, traumatisme

Introduction

Dans les conflits armés contemporains, le corps féminin devient un espace symbolique et concret d'affrontement où se matérialisent la domination, la brutalité et l'humiliation. La violence sexuelle, loin d'être un acte isolé ou accidentel, se présente comme une arme systématique de guerre, visant à anéantir l'ennemi en atteignant ce qu'il a de plus intime : la femme, la mère, le corps porteur de mémoire et de filiation. Dans cette logique, la littérature africaine contemporaine s'est érigée en

témoin lucide des atrocités commises, révélant avec une rare intensité la souffrance des victimes et la mécanique infernale du pouvoir patriarcal militarisé.

Le présent article propose une lecture psychanalytique de deux romans qui abordent de front cette réalité : *Johnny chien méchant* d'Emmanuel Dongala, *L'État z'héros ou la guerre des Gaous* de Maurice Bandaman, et *Murambi, le livre des ossements* de Boubacar

Boris Diop. À travers des scènes d'une violence crue, ces récits donnent à voir la déshumanisation des femmes, réduites à des objets de plaisir, de châtement ou de vengeance. Ils soulèvent ainsi une question essentielle : comment la littérature peut-elle représenter l'indicible, sans le banaliser, et en faire un instrument de dénonciation et de mémoire ? En adoptant une approche psychanalytique fondée sur les théories freudiennes du traumatisme, de la pulsion de mort et de la dissociation psychique, cet article se propose d'interroger les mécanismes de la violence sexuelle dans la guerre et d'analyser les séquelles psychologiques qu'elle engendre, tout en mettant en lumière le rôle éthique de la fiction littéraire.

Concept de la violence

Étymologiquement la notion de la violence dérive du latin *vis*, qui indique l'usage de la force sans égard à la validité de son emploi. Ainsi, on peut dire que la violence est l'emploi de la force physique ou psychique, de pouvoir, pour obliger, contrôler, ôter la vie, détruire ou ruiner. Elle engendre des coups, de la souffrance des blessures, ou encore la démolition d'éléments naturels ou de biens humains.

Toumpsin (2006, p.2), voit la violence comme un déroulement progressive d'assassinat « la violence est un processus de meurtre, même si ce processus ne va pas jusqu'à son terme et ne se solde pas par l'élimination physique de la personne ou du groupe visé. Son but premier est la destruction. ». Toumpsin nous invite à voir la violence comme une force destructrice, dont les effets ne sont pas uniquement mesurés en termes de morts physiques, mais aussi en termes de dommages psychologiques, sociaux et symboliques. La violence, qu'elle soit directe ou indirecte, cherche toujours à briser, à anéantir l'autre dans ce qu'il est, ce qu'il représente, ou ce qu'il possède.

Selon Bazier François (2006) cité par Toumpsin (2006, p.2), il n'y a pas seulement la violence ouverte, déclarée et agressive, celle des insultes,

des coups et des actes de guerre, mais aussi une violence insidieuse qui peut se dissimuler dans les habitudes, la politesse, l'ordre et l'anonymat. La violence peut revêtir une apparence civilisée qui ne rappelle pas le comportement brutal du délinquant ou du terroriste (Bazier, 2006).

Mouralis (2012, p.10), quant à lui affirme que la violence est un sujet clé de la création fictive africaine, selon lui « son importance tient sans doute d'abord à la place que la violence occupe dans l'expérience historique des peuples africains ». Selon lui, cette prévalence s'explique par la place importante qu'occupe la violence dans l'histoire des peuples africains. En d'autres termes, l'expérience historique marquée par la colonisation, les guerres civiles, les luttes pour l'indépendance, et les diverses formes d'oppression a profondément influencé la production littéraire en Afrique. Les écrivains africains, à travers leurs œuvres, reflètent et interrogent ces réalités de violence qui ont façonné la société et l'identité des peuples du continent. La littérature devient ainsi un moyen de raconter, de dénoncer, et d'analyser les conséquences de la violence sur les individus et les communautés, tout en engageant une réflexion critique sur les traumatismes qu'elle engendre.

Selon André Lalande cité par Sidibé (2016, p.10) « la violence est l'emploi illégitime, ou du moins illégale de la force. Ne peut apparaître qu'avec l'esprit démocratique. ». Cette définition met l'accent sur le caractère illégal et illégitime de la violence, impliquant que l'usage de la force devient violence lorsqu'il ne respecte pas les normes ou les lois établies. En précisant que la violence « ne peut apparaître qu'avec l'esprit démocratique », Lalande suggère que c'est dans les sociétés qui revendiquent des principes démocratiques, comme la justice, la légalité, et l'égalité, que la violence se manifeste de manière particulièrement visible. Cette affirmation souligne le paradoxe de la violence dans les démocraties : bien que ces systèmes se fondent sur la négociation et la non-violence, c'est

souvent là que l'illégitimité de l'usage de la force est dénoncée avec le plus d'acuité.

D'après Sidibé (2016, p.10), « la violence est une action violente dépourvue de toute moralité qu'un individu exerce sur un autre individu. Elle apparaît comme un phénomène contraire à la liberté. » Cette définition met l'accent sur l'absence de moralité dans l'acte violent, soulignant son caractère injuste et oppressif. La violence, selon Sidibé, se manifeste par un abus de pouvoir ou de force, où un individu prive un autre de sa liberté. En ce sens, la violence est perçue comme l'antithèse de la liberté, car elle impose une contrainte physique, psychologique ou morale sur l'autre, le privant de son droit à choisir, à agir ou à vivre librement. Cela reflète l'idée que la violence n'est pas seulement un acte de force, mais une violation fondamentale des droits et de l'autonomie des individus.

Selon l'Organisation Mondiale de la Santé (1996, p.1), « la violence est l'utilisation intentionnelle de la force physique, de menaces à l'encontre des autres ou de soi-même, contre un groupe ou une communauté, qui entraîne ou risque fortement d'entraîner un traumatisme, des dommages psychologiques, des problèmes de développement ou un décès ». Cette définition souligne qu'un acte ne peut être qualifié de violent que si un groupe ou une personne a l'intention d'utiliser la force ou le pouvoir contre un autre individu ou groupe. La violence se distingue ainsi des blessures ou des dommages qui résultent d'actions et d'incidents involontaires. Cette définition attire pareillement la réflexion non seulement sur l'utilisation de la vigueur physique, mais aussi sur l'utilisation de la menace ou du pouvoir réel. Cette force ou ce pouvoir peut être utilisé contre soi-même, contre un groupe ou une communauté contre un individu, comme dans la répression des groupes ethniques ou la violence des clans.

On peut déduire de toutes ces définitions de la violence données ci-dessus que la violence est tout ce qui attrait à l'usage de la force illégale

pour atteindre un but ou un objectif. Cependant, il faut souligner que la violence n'est pas seulement l'exercice de la force illégale mais elle peut s'exercer à travers des mots, des attitudes, des actes. Elle renvoie aux paroles, aux gestes et aux situations qui touchent le sentiment de sécurité ou l'intégrité d'une personne. Il y a différents types de violence à savoir psychologique, physique, verbale, sexuelle, religieuse, économique, politique, sociale, culturelle etc. Le facteur commun de ces formes de violence est que toute violence repose sur le désir de soumettre quelqu'un, contre sa volonté, par l'usage de la force illégale. La violence est donc une cessation de la loi ayant de répercussions physiques ou mentales sur sa victime. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la violence a des effets traumatisant sur la victime.

Concept de la violence sexuelle

La violence sexuelle est une activité sexuelle pour laquelle le consentement n'est pas obtenu ou donné librement. Elle touche toutes les communautés, les deux sexes et les personnes de toutes orientations sexuelles et de tous âges. Tout le monde peut être victime ou auteur de violences sexuelles. Selon l'Organisation Mondiale de la Santé (2003, p. 149) « Tout acte sexuel, tentative pour obtenir un acte sexuel, des avances sexuelles non désirées, ou des actes visant à la sexualisation d'une personne par la coercition, quel que soit le lien avec la victime, dans tout cadre, y compris à la maison et au travail. » Cette définition met en évidence la **coercition** (physique, psychologique, économique) et souligne que la violence sexuelle peut survenir dans n'importe quel contexte, même dans des relations intimes. Selon Josse (2010, p.4) « La violence sexuelle est un acte qui s'inscrit dans une volonté de domination et de contrôle, et dont les conséquences sont souvent profondément traumatiques. Elle provoque des troubles post-traumatiques durables, allant de la dissociation psychique à la perte d'identité. » Cette définition souligne le traumatisme psychologique résultant de la violence sexuelle, en particulier dans les contextes où la victime est réduite à un objet. D'après le sociologue Kelly

(1988, p.75) « La violence sexuelle est un continuum d'actes du harcèlement au viol utilisés pour établir, maintenir ou renforcer le pouvoir masculin sur les femmes. » Cette définition met l'accent sur l'aspect structurel et patriarcal de la violence sexuelle, comme outil de domination masculine dans une société inégalitaire. Pour la psychologue Muriel Salmona (2013, p.42) « La violence sexuelle est une effraction traumatique du psychisme. Elle provoque une sidération, une dissociation, une mémoire traumatique, et empêche la victime d'intégrer l'évènement comme un souvenir ordinaire. » Cette définition explore les effets psycho-traumatiques profonds provoqués par la violence sexuelle, notamment la mémoire traumatique et la perte de repères identitaires.

Concept de la guerre

Il existe plusieurs définitions de la guerre, mais nous pouvons simplement la définir comme un conflit armé ou des affrontements armés entre des nations ou des factions. Autrement dit, c'est une cessation d'état de paix qui fait place à une confrontation plus ou moins sanglante avec toute sorte d'armes et qui cause plusieurs victimes mortelles. La notion de la guerre est liée à des termes comme lutte, combat, bataille, bagarre, confrontation, violence etc. ces termes sont synonymes et peuvent être inter changés tout en sachant que chaque mot a son usage spécifique plus approprié selon son cas. Par exemple c'est plus acceptable de dire qu'il y a un combat entre deux lutteurs, que de dire qu'il y a une guerre entre deux lutteurs. Carl Von Clausewitz (1832, p.67) théoricien de la guerre, en écrivant son livre *De la guerre*, définit la guerre dès les premières pages comme « une simple continuation de la politique par d'autres moyens ». Dans sa définition, il utilise la politique pour expliquer la guerre et les lie ensemble. Il reconnaît que la guerre est un outil efficace de la politique pour contraindre l'adversaire à faire sa volonté, le décrivant comme « un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté ». Bull (1983, p.184) allant dans le même sens met l'emphase sur le lien entre la guerre et

la politique lorsqu'il affirme que la guerre est « an organized violence carried on by political units against each other. » “Une violence organisée par des unités politiques entre elles” (Notre traduction). Bull donne ici une définition directe de la guerre comme une violence organisée. Cette opinion est partagée par Connes (2015, p.1), qui soutient que « la guerre est un conflit dans lequel se pratiquent des actes de violence armée, organisée et collective ». Elle ajoute par ailleurs que « la guerre est un phénomène multiforme qui se rencontre tout au long de l'histoire. » Quiñones (2012, p.1) donne une définition plus élaborée de la guerre en prenant en compte tous les effets qui en résultent « la guerre est comme l'une des violences et des souffrances infligées aux jeunes que la littérature met en évidence : faim, vie dans la rue, travail dès la jeune enfance, pauvreté, mariages forcés, viol, maladie (sida, drépanocytose), grossesse précoce, émigration, accusations de sorcellerie, par les albinos... »

Cette pensée de Quiñones met en lumière le fait que la guerre reste l'une des plus importantes de violence et de souffrance infligées aux jeunes. Elle la compare à d'autres difficultés que la littérature met en lumière, telles que le viol, la faim, la pauvreté, la vie dans la rue, les mariages forcés, le travail précoce, les maladies (comme le sida et la drépanocytose), les grossesses précoces, l'émigration, et même les accusations de sorcellerie, notamment contre les albinos. Cette comparaison souligne l'ampleur des effets dévastateurs de la guerre sur la jeunesse, qui subit de multiples types de violence et de privations à cause des conflits armés. Houssein (2017, p.25) abonde dans le même sens que Quiñones dans sa définition, cependant il ajoute à sa définition les acteurs, les victimes et les conséquences de la guerre.

La guerre représente l'horreur à son apogée : la mort, le sang, la douleur, la destruction des villes et des villages, les déplacements de populations, la débâcle, les longues files de réfugiés fuyant les zones de

combat, la famine, les vols, les viols, « les enfants-soldats qui tuent mentalement, qui tuent en riant », les frères devenus ennemis qui s'entretuent, le désespoir au bout du fusil et la mort dans l'âme, etc. Ce sont également de longs moments, peu spectaculaires certes, profondément marqués par la peur, la tristesse, le besoin d'évasion, l'angoisse permanente de sauver sa vie, autant de blessures psychologiques.

On peut classer la guerre de plusieurs manières selon ses caractéristiques. Ainsi, nous avons la guerre préventive qui est une guerre lancée par un pays avec pour justification qu'un autre pays s'appête pour l'attaquer. Le but de ce type de guerre est d'asseoir sa dominance sur l'adversaire en l'attaquant sans qu'il ait le temps de réagir. Par ailleurs, elle se distingue de la guerre préemptive qui est le fait qu'un adversaire lance l'attaque le premier quand une attaque est immédiate. Nous avons la guerre civile, ce type de guerre engage les populations ou habitants d'un même pays ou peuple. Ici il n'y pas d'interférence directe des autres pays. Il y a la guerre sainte, ce genre de guerre est encouragé par des raisons religieuses. Enfin, la guerre froide, cette guerre se passe entre deux pays qui essayent par tous les moyens de détruire le pouvoir politique ennemi à travers l'espionnage, l'influence politique et économique et la propagande néanmoins sans faire recours à la violence ou confrontation directe.

Résumé de *Johnny chien méchant*

Dans un pays africain en guerre civile, deux adolescents incarnent deux visions opposées de la vie : Johnny, enfant-soldat brutalisé, devenu bourreau, et Laokolé, jeune fille courageuse, en quête de survie avec sa famille. Le roman alterne leurs voix pour dévoiler l'horreur de la guerre, entre massacres, viols et pillages. Johnny, analphabète mais féroce, obéit à des chefs-enfants dans une guerre tribale sans cause,

cherchant pouvoir et reconnaissance. Laokolé, quant à elle, lutte pour sauver sa mère handicapée et son frère. À travers ces trajectoires, Dongala dénonce l'instrumentalisation des enfants, l'absurdité de la guerre et la faillite morale des élites.

Résumé de *L'État z'héros ou la guerre des gaous*

Ce roman raconte l'ascension et la chute de Kanégnon, un président mystique et violent, entouré de figures spirituelles et corrompues comme Akèdèwa. Né dans la violence et nourri de pouvoir, Kanégnon règne par la peur, les rituels occultes et la répression. Bandaman explore la manipulation politique, la sexualité comme instrument de pouvoir et les ravages de la dictature. À travers une écriture satirique, il dénonce l'aveuglement des élites africaines et la déchéance morale d'un pouvoir fondé sur le mensonge, le viol et la magie destructrice.

Résumé de *Murambi, le livre des ossements*

Inspiré du génocide rwandais de 1994, ce roman met en scène Cornelius Uvimana, un professeur exilé qui retourne au Rwanda pour affronter le passé familial. En découvrant le rôle de son père dans les massacres, il plonge dans une quête de mémoire et de vérité. À travers des voix multiples, Diop explore la complexité du traumatisme collectif, l'horreur du génocide, la culpabilité, la trahison et la nécessité de témoigner. Ce récit bouleversant interroge la mémoire, la justice et la reconstruction d'un peuple brisé par la haine.

Lecture psychanalytique de la violence sexuelle dans trois romans africains contemporains

La violence sexuelle désigne toute forme d'acte sexuel qui manque le consentement d'une personne. Il peut s'agir d'une agression sexuelle, d'un viol, d'un harcèlement sexuel ou de tout autre acte sexuel commis sans l'agrément clair de la personne. Il s'agit d'un crime grave qui peut causer un préjudice physique et émotionnel important à la victime et avoir des effets durables sur son bien-être. La violence sexuelle peut se produire dans n'importe quel contexte, y compris

dans le cadre de relations intimes, et peut toucher des personnes de tout sexe, de tout âge ou de tout milieu culturel.

La violence sexuelle dans *Johnny chien méchant*

Dans *Johnny chien méchant*, Emmanuel Dongala dépeint avec une brutalité saisissante l'univers chaotique de la guerre civile, où le corps féminin devient l'objet d'une domination extrême et d'une violence systématique. À travers une narration crue et directe, l'auteur met en scène des agressions sexuelles qui relèvent d'une logique de destruction, de contrôle et de jouissance perverse. Dans une perspective psychanalytique, ces violences peuvent être comprises comme l'expression d'une pulsion de mort (Thanatos) projetée sur le corps de l'Autre, ici la femme, réduite à un objet de décharge pulsionnelle.

Le personnage de Johnny, enfant-soldat totalement désensibilisé, incarne cette régression vers un état pulsionnel primitif, où les actes de viol ne sont plus perçus comme des transgressions, mais comme des gestes ordinaires et nécessaires à son pouvoir. Lorsqu'il contraint une femme à se déshabiller, avant de la violer sous la menace d'une arme, Johnny ne cherche pas à séduire, mais à dominer, à humilier, à posséder. La jouissance tirée de la violence renforcée par l'usage du mot « magnifique » (p.44) pour qualifier son arme traduit une confusion entre puissance sexuelle et puissance destructrice. L'épisode du viol collectif « c'est avec moi qu'il a partagé la première nana que nous avons faite prisonnière lors d'une razzia chez les Tchétchènes ; tandis que je tenais plaquées au sol les jambes écartées de la femme, lui il pompait et puis vice versa, nous avons échangé les rôles. » (p.71) accentue cette perte totale de repères moraux. L'acte sexuel devient un rituel de guerre, un partage de l'objet féminin qui ne suscite aucune empathie, aucun conflit interne. Ce comportement témoigne d'une dissociation psychique profonde, typique des sujets traumatisés ou psychologiquement

déstructurés, pour qui l'autre n'existe plus comme être humain mais comme prolongement de la violence.

Même lorsque la victime résiste « la femme se débattait comme une furie, essayant de me donner des coups de pied ou de me mordre. Je l'ai frappée et au bout d'un moment elle était épuisée et ne résistait plus. » (p.342) Johnny persiste jusqu'à l'épuisement de celle-ci. Ce renversement du combat sexuel en acte de domination absolue révèle un fantasme de toute-puissance, alimenté par une haine du féminin et un besoin d'anéantissement de toute forme d'altérité. Selon la lecture psychanalytique, cette violence trouve sa source dans un narcissisme pathologique nourri par le contexte de guerre, qui supprime le Surmoi et libère des pulsions brutes, inassimilées.

Dans un autre passage, les agressions sexuelles se font plus « subtiles » mais non moins violentes : caresses imposées, fouilles corporelles, attouchements. Ces gestes traduisent un effacement des limites symboliques entre soi et l'autre, entre pulsion et loi. Le langage employé « palper », « tâter », « passer les mains » (p.327) participe d'une dé-subjectivation totale de la femme, ramenée à une matière à dominer. La narration de Dongala, en refusant l'euphémisme, confronte le lecteur à l'horreur brute. Mais loin de glorifier cette violence, l'auteur la dévoile comme une pathologie sociale et psychique. La guerre devient ainsi un théâtre de la désintégration du Moi, où les personnages comme Johnny ne sont plus des sujets moraux, mais des corps agissants guidés par la pulsion de mort. La femme, dans ce cadre, est à la fois victime et révélatrice de la faillite de l'humanité.

La violence sexuelle dans *L'État z'héros, ou la guerre des gaous*

Dans *L'État z'héros* la situation n'est pas différente de celle que nous avons dans *Johnny chien méchant*, Bandaman emploie le même style que Dongala car il utilise une écriture crue et explicite pour dépeindre la scène, mettant en lumière la brutalité de l'acte commis par

Kanégnon envers Gbagla Dodo. Dans le contexte de la guerre, la violence sexuelle est souvent institutionnalisée et justifiée comme une méthode pour briser l'ennemi, qu'il s'agisse de civils ou de combattants. Ici, Kanégnon se voit comme un guerrier qui conquiert non seulement des terres mais aussi des corps. Gbagla Dodo, en tant que symbole de la féminité, devient un territoire à soumettre par la force. Ce passage du texte en témoigne :

Je ne veux pas ! Je ne voudrais jamais ! Je ne t'aime pas ! En vrai fils sorti du ventre de sa mère avant sa naissance, en vrai guerrier et bon tacticien, Kanégnon souleva Gbagla Dodo, la projeta sur le lit, la plaqua contre le matelas, fit descendre son pantalon étouffant les cris de la fille-terre, s'enfonça entre ses cuisses rigides, raides, fermes, y pénétra avec violence, brutalité, cruauté, et le sang gicla et Kanégnon cria. (pp. 50-51)

La scène illustre une violence sexuelle infligée avec brutalité, où la victime est non seulement physiquement violée, mais aussi psychologiquement brisée. L'analyse psychanalytique révèle comment cette violence s'incruste profondément dans l'inconscient de la victime, provoquant des mécanismes de défense tels que le refoulement et la dissociation. Après une agression sexuelle aussi brutale, il est probable que Gbagla Dodo refoule cette expérience dans son inconscient pour éviter d'en revivre la douleur chaque jour. Le refoulement est un mécanisme de défense psychanalytique où les souvenirs traumatiques sont relégués dans l'inconscient pour éviter la souffrance consciente. Cependant, ce refoulement ne fait que déplacer la souffrance, et le traumatisme refoulé peut resurgir sous forme de cauchemars, de flashbacks, ou d'angoisses incontrôlées.

Cet acte de viol, où Gbagla Dodo est totalement réduite au silence, évoque un conflit

psychologique intense. Gbagla incarne la résistance contre la domination masculine, mais cette résistance est cruellement écrasée par Kanégnon, qui utilise la violence physique pour affirmer sa supériorité. La scène devient une représentation directe de l'oppression que subissent les femmes dans les sociétés patriarcales, où elles sont souvent dépossédées de leur corps et de leur autonomie par des hommes qui exercent un contrôle absolu.

Là où Kanégnon voit dans cet acte une affirmation de sa virilité et de sa domination, Gbagla est, elle, plongée dans une souffrance silencieuse qui marquera profondément son psychisme. Freud pourrait interpréter cet événement comme un traumatisme profondément ancré dans l'inconscient, avec des répercussions à long terme pour la victime, dont le corps et l'esprit sont marqués par la violence et l'humiliation.

Par ailleurs, la violence sexuelle est décrite de manière brutale par Bandaman. En effet, l'auteur décrit comment Mamie est prise de force par quatre étudiants qui la projettent sur le lit, la battent et la violent à tour de rôle. De plus, il est mentionné que d'autres étudiants assistent à la scène sans intervenir et applaudissent même les agresseurs. Ce que ne démentent pas les propos du narrateur où l'on peut lire ces mots :

Les quatre étudiants tirèrent Mamie de la douche, la projetèrent sur le lit, la battirent puis la violèrent, à tour de rôle. Ni les cris ni ses appels à la pitié ne les attendirent. D'autres étudiants accoururent pour assister à la scène sans porter secours, au contraire, ils félicitèrent leurs camarades, les applaudirent. (p.107)

Mamie est soumise à une double violence : le viol physique et l'humiliation publique. Les conséquences psychologiques pour elle incluent un traumatisme profond, alimenté par le sentiment d'impuissance, de honte et de trahison

par certaines de ses connaissances qui sont restées là en train de la regarder se faire violer. La théorie psychanalytique révèle que le traumatisme sexuel de Mamie pourrait être refoulé dans son inconscient, mais cela entraînera des répercussions psychologiques à long terme, telles que des flashbacks, des cauchemars, et des comportements dissociatifs, comme on peut le constater à travers ce passage : « Évanouie, Mamie fut transportée à l'infirmierie par trois de ses amies, venues assister, impuissantes, au viol. » (p. 107). L'évanouissement de Mamie peut être interprété comme une forme extrême de dissociation, un mécanisme de défense où l'esprit de la victime se « déconnecte » de son corps pour échapper à la douleur de l'agression. En se dissociant de la réalité de l'agression, Mamie tente de se protéger psychologiquement du traumatisme insupportable qu'elle subit. Cette dissociation, bien que temporaire, est un signe d'un choc profond et pourrait conduire à d'autres formes de dissociation dans le futur, telles que des flashbacks ou une perte de connexion avec son corps.

En plus des blessures physiques causées par le viol, Mamie subit un traumatisme psychologique intense. L'acte de violence qu'elle a subi laisse des cicatrices durables sur sa psyché, marquant son corps et son esprit de manière irréversible. L'évanouissement est une manifestation visible de l'ampleur du traumatisme émotionnel qu'elle endure, mais ce qui suit, notamment des flashbacks, des cauchemars et une peur intense, constitue la partie invisible de ce traumatisme. À cela, il faut ajouter le traumatisme secondaire des témoins car les amies de Mamie, présentes lors de l'agression mais incapables d'intervenir, sont elles aussi victimes d'un traumatisme psychologique secondaire. Assister à un acte de violence aussi brutal sans pouvoir intervenir engendre un profond sentiment d'impuissance, de culpabilité et de terreur. Cette incapacité à défendre leur amie peut générer un sentiment de culpabilité à long terme, où elles se reprocheront de ne pas avoir pu faire plus pour empêcher le viol.

Bandaman met en évidence la violence sexuelle perpétrée par des personnages comme forme de châtiement ou de traitement envers les femmes victimes. Avec un ton cynique et ironique, l'auteur décrit ces actes, suggérant que les violences sexuelles sont justifiées par les règles internationales fictives et déshumanisantes. Le passage suivant en est la parfaite illustration :

J'ai recommandé que la blanche soit expulsée, coitum-militari, plaidé pour qu'elle ne soit pas exécutée afin de ne pas avoir les français et leurs radios internationales sur le dos. Et elle a été expulsée après avoir été copieusement violée par sept de nos petits soldats, conformément aux règles internationales humanitaires du respect strict des droits de l'espionnage en temps de guerre. (p.140)

Le viol, même présenté sous forme cynique dans cette citation, a des conséquences psychologiques graves et durables sur la victime. Les traumatismes laissés par de telles violences sont profonds et souvent irrémédiables. Le fait que la femme soit non seulement violée, mais aussi que son viol soit justifié sous une fausse légalité internationale, renforce le sentiment d'humiliation et de vulnérabilité extrême. Elle devient une victime de violence sexuelle collective, un acte qui laissera des séquelles psychologiques telles que le stress post-traumatique, des cauchemars, des flashbacks et une altération de l'estime de soi.

La violence sexuelle dans *Murambi, le livre des ossements*

Dans *Murambi*, nous assistons également à des scènes de viol perpétrés par les miliciens Interahamwe qui est une forme de violence sexuelle. Diop décrit comment les personnes présentes sur les lieux passent la nuit et prennent du plaisir avec les femmes Tutsi. De manière très crue, l'auteur mentionne que lorsqu'elles sont belles, elles sont tuées en dernier. Ces criminels

justifient leurs actions en tant que jeunes qui doivent survivre. Une telle idée est corroborée par les propos du narrateur : « Nous avons passé la nuit sur les lieux. On s'est bien amusés avec les femmes. Quand elles ne sont pas trop mal, on les liquide en dernier. On est des jeunes, après tout, et il faut bien vivre. » (p.100). Cet extrait met en évidence une violence sexuelle et une exploitation des femmes présentes sur les lieux. L'utilisation de termes tels que « s'amuser avec les femmes » et « les liquider en dernier » dépeint un comportement brutal et déshumanisant envers les femmes, les réduisant à des objets de plaisir et de violence. Il montre comment l'auteur utilise un langage cru pour décrire cette violence sexuelle, mettant en évidence l'indifférence et le mépris des miliciens Interahamwe envers la vie et la dignité des femmes Tutsi.

Allant dans le même sens, Diop fait la peinture d'une situation de violence sexuelle extrême et le manque total d'empathie et de respect envers les victimes. Il décrit la scène de manière à souligner l'horreur de la situation et l'indifférence des agresseurs qui mènent leurs actes de manières calme et ordinaire. La mention des personnes atteintes du sida souligne également l'aspect de la malveillance intentionnelle dans ces actes de violence.

Tu sais comment ils violent les femmes ? Oui, j'avais vu cela. Vingt ou trente hommes assis sur un banc. Certains d'un âge respectable. Une femme, parfois juste une frêle gamine, est étendue contre un mur, jambes écartées, totalement inconsciente. Il n'y a aucune violence chez ces braves pères de famille. Cela m'avait glacé le sang de les voir ainsi parler de choses et d'autres alors qu'une vie entière se défaisait à jamais sous leurs yeux. Et parmi les violeurs, il y a presque toujours, intentionnellement, des personnes atteintes du sida. (p.112)

Le viol dans le contexte de ce passage n'est pas seulement un acte individuel de brutalité, mais une arme systématique utilisée pour détruire des communautés. La banalisation de la violence révèle un niveau profond de déshumanisation. Le viol, qui devrait susciter horreur et indignation, devient ici une activité ordinaire, renforçant l'idée que les femmes sont des objets sur lesquels les hommes exercent leur domination sans aucune émotion apparente. L'inclusion de violeurs atteints du sida transforme le viol en une arme biologique. En infectant intentionnellement leurs victimes, les agresseurs ne cherchent pas seulement à détruire psychologiquement les femmes, mais aussi à les condamner à une mort lente. Cela montre comment la violence sexuelle, dans ce contexte, est une forme d'annihilation collective, où le corps de la femme devient un vecteur de transmission de la maladie, entraînant une mort à la fois physique et symbolique. L'image de la femme « totalement inconsciente » avec les jambes écartées montre à quel point ces femmes sont brisées psychologiquement et physiquement. L'utilisation du viol collectif dans des situations de guerre ou de génocide entraîne des traumatismes psychologiques graves, tels que le stress post-traumatique, la dissociation, la dépression, et un sentiment de perte d'identité.

L'idée que « toute une vie se défait à jamais sous leurs yeux » met en avant l'irréversibilité du traumatisme : le viol dévaste non seulement le corps, mais également l'esprit et l'avenir de la victime. Diop met ainsi en lumière la manière dont la violence sexuelle détruit non seulement le corps, mais aussi l'esprit, laissant des cicatrices psychologiques indélébiles sur les victimes. Ce passage du texte en témoigne : « réellement, elle nous parlait déjà à partir d'un autre monde. L'inconnue était à la fois comme une folle et comme une petite fille. » (p.115). La théorie psychanalytique peut nous aider à mieux comprendre les mécanismes de défense que la femme adopte pour faire face à son traumatisme. En « parlant à partir d'un autre monde », cette femme victime de la violence sexuelle semble se dissocier de la réalité présente. La dissociation est

une réaction courante chez les victimes de traumatismes graves, en particulier chez les personnes ayant subi des violences sexuelles. En se dissociant, la victime se détache de l'évènement traumatique, ce qui lui permet de ne pas être submergée par l'intensité émotionnelle de la douleur et de l'horreur. Cependant, la dissociation peut également conduire à des troubles plus graves, tels que des amnésies ou des comportements dissociatifs persistants. Le fait qu'elle soit décrite comme « une petite fille » suggère une forme de régression, où la femme retourne à un état psychologique infantile pour échapper à la dureté de sa réalité actuelle. La régression est une défense psychique classique dans la psychanalyse freudienne, qui permet à l'individu de retrouver un état de vulnérabilité protégée, où la responsabilité de faire face à la réalité est rejetée. Cela montre à quel point la violence a affecté son psychisme, la poussant à se réfugier dans une forme d'enfance perdue pour se protéger du monde extérieur. La folie perçue chez cette femme peut également être interprétée comme une fragmentation de son identité psychique. Face à un traumatisme extrême, l'esprit ne parvient pas à intégrer l'expérience de la violence et se fracture en plusieurs états de conscience. Cette « folie » est donc une manifestation de la manière dont le traumatisme bouleverse et désorganise l'identité de l'individu, créant des comportements irrationnels ou incohérents.

Dans une situation presque similaire à la première, Diop met à la lumière la brutalité et l'horreur de la violence infligée à une femme décrite comme une momie du génocide. Il décrit avec précision les blessures et les séquelles physiques qui témoignent de l'extrême violence de l'acte. La mention de l'exposition publique de son corps vise à rappeler les atrocités du génocide et à prévenir l'oubli.

Elle a été violée. Un pic fut enfoncé dans son vagin. Elle est morte d'un coup de machette à la nuque. On peut voir l'entaille que l'impact a laissée. Elle porte encore une couverture sur

les épaules mais le tissu est maintenant incrusté dans la peau. Elle est l'exemple, exhumée de la fosse où elle était tombée avec les autres corps. Exposée pour que personne n'oublie. Une momie du génocide. Des bouts de cheveux sont encore sur son crane. (p.52)

Du point de vue psychanalytique, le viol suivi de l'insertion d'un objet dans le corps de la victime peut être interprété comme une tentative d'annihilation symbolique de son identité. En détruisant le corps de la victime de manière aussi violente, les agresseurs effacent son statut de sujet. Ce type de violence extrême reflète une pulsion de mort selon la psychanalyse freudienne qui cherche non seulement à causer de la douleur, mais à anéantir l'existence même de la personne. Le corps devient un réceptacle de violence et un symbole de l'effacement total de l'individu. L'insertion d'un pic dans le vagin de la victime est un acte de réification, c'est-à-dire la transformation du corps féminin en objet. Cet acte est un moyen de déposséder la victime de son humanité, en la réduisant à un objet de violence brute. Selon la psychanalyse, une telle violence est souvent le résultat d'une projection des pulsions destructrices de l'agresseur sur la victime, transformant son corps en un lieu de décharge de la haine et de la destruction. Le corps de cette femme, bien qu'exhumé et exposé comme un exemple, porte les marques visibles de la violence qu'elle a subie. En psychanalyse, le corps est souvent vu comme un support de la mémoire traumatique. Ici, l'entaille laissée par la machette et la couverture incrustée dans la peau sont des signes visibles de ce traumatisme. Le corps devient le lieu où le passé violent est inscrit, même après la mort, et ce corps momifié sert de rappel perpétuel des horreurs du génocide.

Nous pouvons conclure que les romans de notre corpus offrent une plate-forme pour la représentation de la violence sexuelle et contribuent à la prise de conscience et à la sensibilisation du public à ce problème. Ils

mettent en lumière les réalités souvent méconnues ou minimisées de la violence sexuelle, donnant une voix aux victimes et suscitant une réflexion critique sur les enjeux sociaux et culturels qui l'entourent.

Conclusion

L'analyse des romans *Johnny chien méchant*, *L'État z'héros ou la guerre des Gaous* et *Murambi*, le livre des ossements révèle avec force la centralité de la violence sexuelle dans les stratégies de guerre et de domination. Le corps féminin y est instrumentalisé, profané, réduit à un territoire de conquête où s'inscrivent la haine, la frustration et la volonté de puissance des agresseurs. Ces œuvres littéraires dénoncent non seulement la brutalité des actes, mais aussi l'indifférence complice des témoins, la banalisation de l'horreur, et l'échec des sociétés à protéger les plus vulnérables.

À travers une approche psychanalytique, l'article a mis en lumière les conséquences psychologiques profondes de ces violences : le traumatisme durable, la dissociation identitaire, la perte d'estime de soi, la stigmatisation et le silence imposé aux victimes. Ces séquelles dépassent les individus pour affecter l'ensemble du tissu social, créant des générations marquées par la douleur et le non-dit. La littérature, dans sa fonction cathartique et mémorielle, s'affirme ici comme un espace de résistance, de témoignage et de réparation symbolique. Elle redonne une voix aux victimes, interroge les mécanismes du mal, et invite à la réflexion collective. Face à cette réalité déchirante, il est impératif de promouvoir une éducation fondée sur les droits humains, de garantir un accompagnement psychosocial aux survivants, et de briser les chaînes de l'impunité. Ces récits ne sont pas que des fictions: ils sont des cris, des preuves, des appels à la conscience universelle.

Bibliographie

Bandaman, M. (2016). *L'état z'héros, ou la guerre des gaous*. Paris-Abidjan : Éditions Michel Lafon et Frat-Mat.

- Bazier, F. (2006). *Exposé « la Non-violence : une proposition » du 5 juillet*. Pax Christi Wallonie-Bruxelles.
- Bull, H. (1983). *The Anarchical Society: A Study of Order in World Politics*. London: Macmillan.
- Clausewitz, C., V. (1832). *De la guerre*. Paris : Éditions Minuit (rééd.).
- Connes, D. (2015). « Les nouvelles formes de la guerre ». *Culture générale*. Université Numérique Juridique Francophone. Pp. 1-10
- Diop, B., B. (2001). *Murambi, le livre des ossements*. Abidjan : Nouvelles Editions Ivoiriennes.
- Dongala, E. (2013). *Johnny chien méchant*. France : les presses de l'imprimerie « La source d'or».
- Dongmo, K., A. et Akunna, N., P. (2017). « Une déconstruction psychoanalytique de l'étonnante et dialectique déchéance du Camarade Kali Tchikati d'Emmanuel Dongala ». *Ajofard*, 4(1), 161-168.
- Freud, S. (1922). *Introduction à la psychanalyse*. Payot.
- Freud, S. (1966). *Le Moi et le Ça* (M. Bonaparte et al., Trad.). Payot.
- Houssein, O., I. (2017). *Les représentations de la guerre dans l'espace littéraire francophone. Le cas de la Corne de l'Afrique*, Thèse de doctorat, Université Bourgogne Franche-Comté.
- Josse, E. (2010). *Les conséquences psychotraumatiques des violences sexuelles : les connaître pour mieux les prendre en charge*. Médecins du Monde. <https://www.medecinsdumonde.org>

Kelly, L. (1988). *Surviving Sexual Violence*. Cambridge: Polity Press.

Mouralis, B. (2004). « Littératures africaines, Oral, Savoir ». *Semen*, 18(2), 1-67.

Mouralis, B. (2012). « Les disparus et les survivants ». *Notre Librairie*, 148, 45-69.

Organisation mondiale de la santé. (2003). *Rapport mondial sur la violence et la santé*. Genève : OMS.

Oyetunde, J., O. (2024). The impact of war on civilians: a study of Emmanuel Dongala's Johnny Chien Méchant. *Olumo Journal of Education*, 11(1), 89-99.

Oyetunde, J., O. (2024). Stratégies Narratives et Stylistiques de la Violence chez Dongala à travers Johnny Chien Méchant. *TASAMBO, Journal of language, literature, and culture*, 3(2), 261-272.

Salmona, M. (2017). « L'impact psychotraumatique des violences conjugales sur les victimes ». *Violences conjugales : le droit d'être protégé*. Pp. 1-18.

Sidibé, M. (2016). « La dramatisation de la violence dans le théâtre de Bandaman Maurice ». *Nzassa-revue*, 3(12), 222-232.

Toumpsin, K. (2006). « Qu'est-ce que la violence ? ». *Pax Christi, Wallonie-Bruxelles*.
<https://www.bepax.org/files/files/quest-ce-que-la-non-violence.pdf>

Quiñones, V. (2012). « Guerre et littérature africaine de jeunesse ». *HAL Open Science*, 1-19.